





Dufresny, Charles Rivière

L'ESPRIT

DE

CONTRADICTION,

COMEDIE

EN UN ACTE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN,
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale,
& Royale.

MDCCLII.

3



A C T E U R S.

Mr. ORONTE.

Mad. ORONTE.

LUCAS, Jardinier.

ANGELIQUE, fille de Mr. Oronte.

VALERE, Amant d'Angelique.

Mr. THIBAUDE.

LE NOTAIRE.

UN LAQUALIS.

*La Scene est à la maison de Campagne de
Monsieur Oronte.*



L'ESPRIT
DE
CONTRADICTION,
COMEDIE.

SCENE I.

ORONTE, LUCAS.

LUCAS *en colere.*

MOrgué de la contrediteuse, & de sa contradiction!

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non Monsieur; je ne peu pu duré avec l'esprit de Madame vote femme.

A 2

ORONTE.

L'ESPRIT

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'à vous contredise tout son fou, vous qui êtes son mari, ça est naturel ça: mais y n'est pas naturel qu'à vienne contredire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

LUCAS.

Tou-franc, je n'aime point à être Jardinier là où l'y a des femmes; car eune femme dans un jardin, fait pu de dégât qu'un millier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison, & ma femme a tort,

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté; a replante ce que j'ai arraché. Quand je greffe du boncrequin, a di que c'est de la bargamote; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves; n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vloit, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semé su couche comme des melons. Je croi, Gueu me par donne, qu'à me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable; mais laissons cela,

Lu-

DE CONTRADICTION. 5

Lucas ; parlons de marier ma fille. J'ai besoin là-dessus de ton conseil.

L U C A S.

Gnia pu de conseil dan ma tête, drès que j'ai disputé avec Madame ; ça me met en friche, moi & mon jardin. Et pi, c'est qu'à me vient de bailler mon congé.

O R O N T E.

Tu ne sortiras point ; va, je te soutiendrai.

L U C A S.

Comment me soutiendrais - vous contr'elle, qu'ou ne pouvé pas vous y soutenir vous-même ? Hé vous dis - je pas toujou, qu'ous êtes trop docile ? drès qu'a veut queuque chose, vous dite oui ; drès qu'a voi qu'ou dite oui, a dit non ; & vous le dite itou, & pi a redi oui par controvarse, & vous voulez bian.

O R O N T E.

Que veux - tu Lucas ! j'aime ma femme ; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laisse cette petite satisfaction - là.

L U C A S.

Vou l'y laisserais donc itou la petite satisfaction de . . . si c'étoit son plaisir da, mais gnia rien à craindre, son himeur est tro revêche pour ça. Tant y a Monsieu, qu'en cas de votre fille, si je n'étois pu cian, comment feriais - vous ? car gn'y a que moi qui a assé d'entende-

ment pour faire revirer l'esprit de vote fame; vous n'y entendé rian, vous.

O R O N T E.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, & plus de bon sens que bien des Philosophes qui n'en ont point,

L U C A S.

Tené, Monsieu; l'i a des paysans qui ont la philosophie d'avoir de l'esprit en argent; ma philosophie à moi, c'est de gouverner la vie du monde par mon mequié de Jardinier. Vou vlé marier vote fille, par parentese; vou ne sçavé ce qui en fera; mais moi j'ai vû tout ça dans mon jardinage; car j'ai di, quand Madame vient dans mon jardin, & qu'al voit qu'eun arbre est d'humeur à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. O, si al voit que sa fille est d'humeur à profiter en mariage, al la plantera dans un Couvent.

O R O N T E.

Tu me l'as fort bien dit; si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

L U C A S.

Madame m'a voulu faire jaser là-dessus: Mais, Lucas, m'a-t-elle dit. qu'est-ce que tu penses de ce mariage-là? je n'en sçai rian, Madame. Mais ma fille, parci; néant. Mais, mon mari par-là; motus. Et parce qu'al a vû que je ne l'y baillois pas de quoi contredire, c'est pour ça
qu'a

qu'a m'a chassé : mais ce ne sera rien ; car a me chasse comme ça tou les jours, & j'ai des fines-
ses pour qu'a me refate par contredition. La
vla qui viant dans st'allée-ci ; laissez moi me rac-
commoder tout seul.

O R O N T E.

Je vais t'attendre sous ce berceau.

L U C A S *seul.*

Je serois margué bien fâché de quitter ce
Bourgeois-ci ; sa bourgeoiserie est pu argenteu-
se, que ben des Gentilhomeries que l'y a.

S C E N E II.

L U C A S, *Mad.* O R O N T E.

Mad. O R O N T E.

VENEZ-vous de vous mettre sous la protection
de mon mari ? il peut m'ordonner de vous
garder ceans ; mais à coup sûr, je ne lui obéi-
rai pas. Allons, vite ; venez me rendre les
clefs, & que je vous paye vos gages.

L U C A S *d'un ton pleureur.*

Je suis bian fâché de vous quitter. (*il se ré-
tourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha.

Mad. O R O N T E.

Vous riez, je crois.

LUCAS.

(*Il pleure*) Cela m'afflige. (*Il rit en se retournant.*)
Ha, ha, ha!

Mad. O R O N T E.

Qu'est-ce à dire donc ?

LUCAS.

Rien, rien. (*il rit*) Ha, ha, ha! . . . (*tristement*) ça, Madame, je vas vous rendre vos clefs.

Mad. O R O N T E.

Je veux sçavoir de quoi vous riez.

LUCAS *ne se cachant plus pour rire.*

Ha, ha, ha, ha! je ne peu pu me retenir; aussi ben me vla tout chassé, je ne vous crain pu. Ha, ha! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha, ha! tou franc, c'est que comme l'y a long-tems que je sis las de votre himeur acariâte, & que je veux vous planté là, j'ai di à par moi, si Madame voit que je veux mon congé, a ne sera pas de s'avais: si je veux être payé de mes gages, a me les requindra pour n'être pas de mon opinion: oh faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chassé par elle-même.

Mad. O R O N T E.

Quoi! afin que je vous chassé!

LUCAS.

Je vous ai fai eune querelle; ha, ha!
mais je vas vous bailler vos clefs.

Mad.

Mad. O R O N T E.

Oui, pour me faire pièce, vous avez résolu de me laisser tout d'un coup sans Jardinier?

L U C A S.

C'est pour ça que je m'en vas.

Mad. O R O N T E.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

L U C A S.

Ce sera drès tout-à-l'heure.

Mad. O R O N T E.

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

L U C A S.

Demain vous ne serais pu en train de me chasser, je veux vous quitter.

Mad. O R O N T E.

Oh! il ne sera pas dit que je serai votre dupe. Vous voulez me quitter, & moi je ne veux pas que vous me quittiez.

L U C A S.

On me requint poin les gens malgré eux; & vous éte d'une himeur

Mad. O R O N T E.

Ouais! mon humeur est donc bien terrible?

L U C A S.

Tanquia que j'en souffre tro.

A 5

Mad.

Mad. O R O N T E.

Suis-je si méchante dans le fond?

L U C A S.

Morgué nani, je sçai bian que ce n'est pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde: mais c'est que vôte volonté est du naturel des hiboux; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

Mad. O R O N T E.

C'est une étrange chose que la prévention! car il n'y a guères de femme qui contredise moins que moi.

L U C A S.

Gn'en a guere, c'est vrai.

Mad. O R O N T E.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre; mais c'est que je n'aime point qu'on me contredise. Par exemple, je me suis fâchée contre toi pour ton obstination. Pourquoi t'obstines-tu à me cacher ce que je veux découvrir? Ne sçai-je pas que tu es le conseil, l'oracle de mon mari? il t'a fait confidence sans doute du dessein qu'il a pour Angelique?

L U C A S.

Hé! il m'en a dit queuque petite chose.

Mad. O R O N T E.

Ha! voilà parler cela!

L U C A S.

Je me doute bien itou de la pensée de Mademoiselle Angelique.

Mad. O R O N T E.

Oui?

L U C A S.

Je sçai ben encore mon avis à moi, su tou ça.

Mad. O R O N T E.

Hé bien, Lucas?

L U C A S.

Mais ni de ma pensée, ni de celle de Monsieur, ni de celle de votre fille, je ne vous en dirai, non pu qu'il en pleut.

Mad. O R O N T E.

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

L U C A S.

Vou n'en sçaurais rian, vous dis-je, car je vous vois veni. Vous êtes tanto sur le oui, tanto sur le non. Je la marierai, je ne la marierai pas; qu'en dit-il, qu'en dit-elle? & tou ça, jusqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileroient, pour en prendre eun tout de guingouois, qui ne ravienne à pas eun de ceux-là.

Mad. O R O N T E.

Au contraire, je suis toujours dans le bon chemin, & chacun se détourne de moi par malice.

lice. En un mot, je sçais qu'on a ceans quelque dessein contraire au mien. Mais j'apperçois ma fille, il faut que je lui reparle encore. Hola, Angelique, hola; venez un peu ici.

LUCAS à part.

Allons retrouvé Monsieur sous le barciau.

SCENE III.

MADAME ORONTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Que souhaitez-vous de moi, ma mere?

Mad. ORONTE.

Vous parler encore, ma fille.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

Mad. ORONTE.

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée; mais je suis bonne, raisonnable; & avant que de disposer de vous de maniere ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincèrement une fois en votre vie; voulez-vous être mariée ou non?

ANGELIQUE.

Je vous ai déjà dit, ma mere, que je ne dois pas avoir de volonté.

Mad.

Mad. O R O N T E.

Vous en avez pourtant, avouez-le moi; je n'ai en vûe que votre satisfaction, ouvrez moi votre cœur; la, parlez naturellement: vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse?

A N G E L I Q U E.

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état.

Mad. O R O N T E.

Ah! je commence à vous entendre.

A N G E L I Q U E.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

Mad. O R O N T E.

Je ne vous entends plus. Dites-moi un peu; vous avez vû cette nouvelle mariée qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait: écoutez-vous ses discours avec plaisir?

A N G E L I Q U E.

Oui vraiment, ma mere.

Mad. O R O N T E.

Vous souhaitez donc d'être mariée?

A N G E L I Q U E.

Point du tout; car cette femme vint hier affliger par ses plaintes la même assemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

Mad.

Mad. O R O N T E.

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari?

A N G E L I Q U E.

Je ne dis pas cela, ma mere.

Mad. O R O N T E.

Que dites-vous donc? Car enfin vous envisagez le mariage, ou comme un bien, ou comme un mal; ou vous le souhaitez, ou vous le craignez.

A N G E L I Q U E.

Je ne le souhaite ni ne le crains; je n'ai fait là-dessus que de simples réflexions, sur lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour & contre me paroissent à peu près égales; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

Mad. O R O N T E.

Oh! cette suspension commence à m'impacienter; & vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

A N G E L I Q U E.

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mere puisse la déterminer sans peine.

Mad. O R O N T E.

Mais si je vous déterminois au mariage?

A N G E L I Q U E.

Mes raisons pour le mariage deviendroient les plus

plus fortes ; car la raison du devoir me feroit oublier toutes les raisons contraires.

Mad. O R O N T E.

Et si je vous détermine à rester fille ?

A N G E L I Q U E.

Pour lors les raisons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

Mad. O R O N T E.

Quels discours ! quels travers d'esprit ! je n'y puis plus tenir. Quoi ! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination ?

A N G E L I Q U E.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

Mad. O R O N T E.

Elle n'en démordra pas, non.

A N G E L I Q U E.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

Mad. O R O N T E

Quelle obstination ! quel acharnement !

A N G E L I Q U E.

Ce n'est point par obstination.

Mad. O R O N T E.

Quoi ! vous me contredirez sans cesse ?

A N G E L I Q U E.

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire ?

Mad.

Mad. O R O N T E.

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté, & vous n'en voulez point avoir.

A N G E L I Q U E.

Mais, ma mere

Mad. O R O N T E.

Vous me poussez à bout, taisez - vous. On dira encore que j'ai tort! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit, qu'on peut appeller vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous: une fille comme cela est un vrai fleau domestique, je veux m'en défaire absolument. Oui, Mademoiselle, je vous marierai dès - aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent, Valere d'un côté, Monsieur Thibaudois de l'autre: je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix: vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre pere: si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains: si elles ne le sont pas, hon!

S C E N E IV.

A N G E L I Q U E.

Quelle violence il faut que je me fasse, si -
 contrainte à dissimuler avec tout le monde, d'être
 pendant je n'ose me confier à personne dans la
 situation où je vois les choses.

SCE-

SCENE V.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

ME voici encore, Mademoiselle, & j'ai résolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manieres ont mis ma patience à bout: je suis outré, non, je ne me possède plus, quand je pense que depuis le tems que je viens céans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prieres, ni mes reproches, n'ont encore pû vous arracher une seule parole, sur quoi je puisse tabler, . . . Quand je vous parle de la plus violente passion qui fût jamais vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensible: car enfin on témoigne aux gens ou de la reconnoissance, ou du mépris, ou de la pitié, ou de la colere. Juste Ciel! que dois-je donc juger d'un silence si obstiné?

ANGELIQUE.

Vous devez juger que je suis prudente, & rien plus.

VALERE.

Mais enfin approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous?

ANGELIQUE.

Je n'en fais rien.

B

VA-

VALERE.

Quoi toujours sur le même ton?

ANGELIQUE.

Vous ne vous êtes point encore aperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas?

VALERE.

C'est ce qui me désole.

ANGELIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aye de l'aversion

VALERE.

Non vraiment, mais cela ne suffit pas.

ANGELIQUE.

Cela suffit pour moi; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déjà, que j'ai formé certain projet pour mon établissement, & que suivant ce projet, il ne faut pas que ma mere sache si je vous aime, ou si j'en aime un autre. Il faut que mon pere l'ignore aussi, & par consequent, que vous l'ignoriez vous-même: car si vous le sçaviez, mon pere, ma mere, & tous ceuz qui vous voyent en seroient bientôt instruits.

VALERE.

Vous me croyez donc bien indiscret?

AN-

ANGELIQUE.

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALERE.

Je sçai moderer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me possède plus que vous ne pensez, & je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche, va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGELIQUE.

Mais si ce mot étoit que je n'ai nul dessein de vous épouser?

VALERE.

Ah! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entens-je? juste ciel!

ANGELIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille; le seriez-vous davantage, si je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous.

VALERE.

Si vous me le promettiez, ah! j'en mourrois de plaisir: oui, mon bonheur seroit si grand..

ANGELIQUE.

Que vous iriez le publier aussi-tôt. Voilà comment vos transports de joye, ou vos desespoirs outrés, pourroient devulguer mon secret, & dès que ma mere sçauroit le choix que

je veux faire, elle en feroit un contraire à coup sûr: ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

V A L E R E.

Je ne les ignore plus, ingrater: & puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui Monsieur Thibaudois.

A N G E L I Q U E.

Cela pourroit être.

V A L E R E.

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas

A N G E L I Q U E.

Hé bien, retournez-vous-en.

V A L E R E.

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'à présent, parce que je suis ami de votre mere. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage

A N G E L I Q U E.

Empêcher ce mariage! Je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

V A L E R E.

Non, cruelle, non: ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mour-

mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGELIQUE.

Vous pourriez traverser mes desseins, mais s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon pere ni ma mere; je vous ai défendu de paroître ici, retirez-vous, je vous prie.

VALERE.

J'obéis aveuglément : mais si vous me trompez

ANGELIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALERE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus

ANGELIQUE.

Oh ! pour me dire des injures, attendez que je les aye méritées. Je les mériterai peut-être bien-tôt, ne vous impatientez point.

VALERE.

Quoi ! vous pourriez

ANGELIQUE.

Voilà mon pere, partez vite.

SCENE. IV.

ANGELIQUE, ORONTE.

ORONTE.

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi; tu seras mariée selon mes desirs. Je triomphe, & je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGELIQUE.

Ah, mon pere! je crains bien

ORONTE.

Je l'emporterai, te dis-je; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux, & je n'ai pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGELIQUE.

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE.

Oui, ma fille; les gros biens de Monsieur Thibadois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche Négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la verité Monsieur Thibadois est un peu rustique, un peu grossier; mais il est franc.

ANGELIQUE.

Je pardonne la grossièreté en faveur de la franchise.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'esprit; je trouve moi qu'il en auroit beaucoup, s'il pouvoit seulement

lement se desaccoutumer de dire à tort & à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutayer tout le monde; il tutaye jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vûes.

SCENE VII.

ANGELIQUE, ORONTE, MONSIEUR
THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS *étalant une grande veste dorée, paremens larges, gros ventre, & les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

HE ben, voisin, hé ben, hé ben, ta femme dit donc que . . . mais que dit-elle donc cette femme? Ha! te voilà toi, fille! hé ben, hé ben, quand épouserons-nous?

ANGELIQUE.

Je ne sçai.

ORONTE.

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, si fait, c'est fait; oui, oui, va Angelique, je te baille ma foi. Quin, vla des bagues à mes doigts, prends la plus grosse.

ANGELIQUE.

Nous n'en sommes pas encore là.

B 4

ORON-

ORONTE.

Il faut que nous déliberions.

THIBAUDOIS.

Délibérons, délibérons.

ANGELIQUE.

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS *prenant les mains
d'Angelique.*

Prenons, prenons.

ANGELIQUE.

Pendant que vous délibererez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mere.

ORONTE.

Va vite, nous n'avons point de tems à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela presse, oui. Attends, attends, je veux te voir encore, cela m'égaye ; parlons de chose & d'autre ; conte moi un peu

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous conte ?

THIBAUDOIS.

Mais conte-moi , conte . . . tu es bien gentille dea, conte-moi un peu ça

ANGELIQUE.

Il est trems que j'aille

THI-

THIBAUDOIS *la tenant toujours par
le bras.*

Ho, je veux que tu me contes.... Hé ben,
je t'aime de tout mon cœur dea, conte-moi un
peu ça ?

ANGELIQUE.

Vous m'aimez ! je vous en suis obligée, voi-
là le conte fini.

THIBAUDOIS.

Voilà le conte fini : hé ben, comment fais-
tu ce conte - là ? conto - moi donc

ORONTE *ôtant la main de Thibaudois de
celle d'Angelique.*

Oh, laissez - là aller, il ne faut pas que sa me-
te la voye avec vous.

THIBAUDOIS.

Va donc, va, ma fille, dépêche-toi d'être ma
femme.

SCENE VIII.

ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

C'A raisonnons un peu sur la maniere dont
nous nous y prendrons pour tourner l'es-
prit de ma femme ; car c'est la grande difficulté
de notre affaire.

THIBAUDOIS.

N'ya-t-il que cela qui t'embarresse?

ORONTE.

Non vraiment; car

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarresse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expedient pour faire que

THIBAUDOIS.

Oui, oui, va, je ferai cela: dis-moi comment vas-tu faire?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarresse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie, il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de si aisé; car enfin . . . comment t'y prendras-tu?

ORONTE.

Je n'en sçais rien.

THI-

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi, non plus; car c'est une terrible femme, que l'esprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais par bonheur, j'ai un Jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde, c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête aussi, moi; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.

SCENE IX.

ORONTE, THIBAUDOIS,
LUCAS.

ORONTE.

HE bien, Lucas, rêves-tu à notre affaire?
as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit?

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THI.

THIBAUDOIS.

Chut.

LUCAS.

Monfieu que vla, veut ben de Mademoiselle Angelique, al veut ben de li, Madame le veut ben, vou le voulé ben, & moi itou, vla qu'est don fait.

THIBAUDOIS.

Vla qu'est donc fait.

LUCAS.

Je di que ça n'est pas fait; car drès qu'a ver-ra que nous le voulons tretous, a ne le vou-dra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

THIBAUDOIS.

Voilà le mal.

LUCAS.

O! je vous demande, si

ORONTE.

Affûrement.

THIBAUDOIS.

Belle demande!

LUCAS.

Je vous demande don, si ne fauroit pas que je fissions là . . . comme si

THI-

T H I B A U D O I S.

C'est bien penser cela.

O R O N T E.

Fort-bien, Lucas.

T H I B A U D O I S.

C'est mon avis,

L U C A S.

Vla de biaux avis qu'ous avé-là ! Fau vous faire conseillé de Village, vous opinerais par écho. Je dis don moi, que la volonté de vote fame est comme eune giroite, qui voudroit toujou se torner à l'encontre du vent. Fau donc faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'à tourne d'amon. Oh ! l'y a deux vents qui souffont su Mademoiselle Angelique, Monsieu d'un côté, & ce Valere de l'autre ; gna don qu'à dire à vote fame, que c'est Valere que nou voulons, & a nou baillera sti-ci par opposite ; vla ma sentence.

O R O N T E.

Voilà le nœud.

T H I B A U D O I S.

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

L U C A S.

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimonie pour mettre Madame ben en humeur de s'ostiner à ça.

ORON-

O R O N T E.

Nous prendrons le moment, notre Notaire a le mot, le Contrat est tout prêt.

L U C A S.

Oui, mais pour qu'a le sine ben vite, fau qu'a le sine de rage; & j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin; je fais semblant de ne dire mot, je ratice ma bêche: a s'obstine su ma contenance; je secoue la tête, a pren ça pour des paroles, & a dispute contre: le feu s'y boute, & quand sa contredition est allumée, si vou l'y ailliais soutenir qu'al est honnête fame, a vou diroit qu'ous en ave menti. Mais la vla. Je vas l'ostiner, & pi vou vienrais tou d'un coup ly demander Valere.

S C E N E X.

Mad. O R O N T E, L U C A S.

Mad. O R O N T E.

TU étois-là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valere, ou de Monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé?

L U C A S *tournant son chapeau.*

Hom!

Mad. O R O N T E.

Tu tournes ton chapeau: c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LU-

L U C A S *secouant la tête.*

Pr.

Mad. O R O N T E.

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, & il aimeroit mieux Valere.

L U C A S.

Hé, hé, hé!

Mad. O R O N T E.

Parce qu'il est plus jeune ? n'est-ce pas qu'il plairoit davantage à ma fille ?

L U C A S.

Hé! mais

Mad. O R O N T E.

Quoi! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que les gros biens de Monsieur Thibaudois ne sont pas préférables.

L U C A S.

Baon!

Mad. O R O N T E.

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

L U C A S.

Mais, mais, mais

Mad. O R O N T E.

Faux raisonnemens que tout cela.

LU-

LUCAS *frappant du pied.*

Morgué!

Mad. ORONTE.

Et tout ce que tu me dis-là, c'est mon mari
qui te le fait dire.

LUCAS.

Palsangoi!

Mad. ORONTE.

Ne voilà-t- il pas mot pour mot tous ses dis-
cours! O bien, je lui déclare que malgré lui....

LUCAS.

Han

Mad. ORONTE.

Oui, malgré lui, à sa barbe . . .

LUCAS.

Pao!

Mad. ORONTE.

Oui Il le prend sur ce ton-là! je lui
ferai bien voir . . .

LUCAS.

Pa ta ta!

Mad. ORONTE.

Il vera si je suis la maîtresse.

LUCAS.

Prrr

Mad.

Mad. O R O N T E.

O c'en est trop, mon mari: vous me contrecarrez, vous m'insultez, vous m'outragez.

Lucas fait signe à Oronte d'avancer, & il le met à sa place à côté de Madame Oronte, pendant qu'elle parle seule.

S C E N E X I.

ORONTE, Mad. O R O N T E,
LUCAS.

Mad. O R O N T E à Oronte qu'elle voit à la place où étoit Lucas.

Continuez, Monsieur continuez. Je voudrois bien sçavoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire?

O R O N T E.

Je n'ai encore rien dit.

Mad. O R O N T E.

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir

O R O N T E.

Il est vrai que je venois pour vous parler.

Mad. O R O N T E

Me soutenir sans raison, sans jugement, que Monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

C

ORON-

O R O N T E.

Valere pourtant

Mad. O R O N T E.

Ne parlez pas davantage.

O R O N T E.

Je vous demande Valere; &

Mad. O R O N T E.

Non, Monsieur; Valere n'a que faire de se
présenter à moi.

O R O N T E.

Hé! je vous prie, par complaisance pour
moi.

Mad. O R O N T E.

Dès demain, je donne ma fille à Monsieur
Thibaudois.

O R O N T E.

Mais la raison?

Mad. O R O N T E.

La raison est pour moi; & pour preuve que
j'ai raison, c'est que cela sera comme je le veux,
& dès aujourd'hui Monsieur Thibau-
dois est ici, tenez-vous prêt pour signer.

SCE-

SCENE XII.
LUCAS, ORONTE

ORONTE.

HE bien! n'ai-je pas tenu bon?

LUCAS.

O parguene, pour cette fois-ci, a fera vo-
te volonté, & sera la premiere fois de sa vie.

ORONTE.

C'a, le Notaire est-il arrivé?

LUCAS.

Je m'en vas voir; & pi je revienrons encore
crier que je voulons Valere, afin qu'a sine vite-
ment pour l'autre.

SCENE XIII.

ORONTE, ANGELIQUE

ORONTE.

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGELIQUE.

J'ai tout entendu, j'étois-là sous le berceau
avec le Notaire; il vient d'arriver, il est tems
qu'il paroisse.

C 2

ORON-

Je vais lui parler, va vite rejoindre ta mere.

ANGELIQUE *seule.*

Voilà les choses au point où je les souhaitois, & les mesures que je prends pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCENE XIV.

Mad. ORONTE, LE LAQUAIS.

Mad. ORONTE.

DIs-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet ? A qui appartiens-tu ?

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire cela, & afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vite. (*il s'en va*)

Mad. ORONTE.

Que veut dire ce mystere ? (*elle lit bas.*) hon, hon, hon . . . Je vous donne avis que votre fille est d'intelligence avec Monsieur Thibaudois qu'elle veut epouser ; & pour vous faire signer leur contrat, ils ont un Notaire en main qui se doit trouver chez vous comme par hazard. Justement, c'est ce Notaire que j'ai vû là avec Angelique ; l'avis est bon.

bon. En un mot, votre mari doit feindre de ne vouloir point de Monsieur Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui. Oui! Monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari.

SCENE XV.

Mad. ORONTE, ORONTE,
LUCAS.

LUCAS *bas à Oronte.*

Courage, Monsieur, crions bien fort que je ne voulons point de M. Thibaudois, afin qu'à nous le baille plus vite.

ORONTE.

Ecoutez ma femme

LUCAS.

Je vous difons donc que

ORONTE.

Je veux que vous sçachiez que

LUCAS.

Que je sommes, vote mari

ORONTE.

Vous dites que vous voulez M. Thibaudois pour gendre, n'est-ce pas? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

C 3

LU-

L'ESPRIT

LUCAS.

Al en veut un pu délicat.

Mad. O R O N T E.

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne qui doit décider ; c'est la vôtre, mon mari ; & là dessus, comme sur toute autre chose vous êtes le maître.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que . . .

Mad. O R O N T E.

Tu es homme de bon conseil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

O R O N T E.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé M. Thibaudois, & moi je n'en veux point.

Mad. O R O N T E.

Parlons avec douceur. J'aime la paix, & l'union, je ferai ce qui vous fera le plus agréable.

O R O N T E.

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

Mad. O R O N T E.

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime & que je respecte.

ORON.

O R O N T E.

Vous plaisantez, & je vous dis très sérieusement que M. Thibaudois n'est point de mon goût.

Mad. O R O N T E.

Votre goût détermine le mien, & je ne pense plus à M. Thibaudois.

O R O N T E *bas à Lucas.*

Lucas.

L U C A S *bas à Oronte.*

Pouffons ferme, c'est que la contrediction n'est pas encore en branle.

O R O N T E.

Parlez donc, Madame, est-ce que vous vous moquez de moi ?

Mad. O R O N T E.

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole ?

L U C A S.

Bon ! votre parole, a va & vient comme l'air du tems.

Mad. O R O N T E.

Vous en allez voir l'exécution.

L'ESPRIT

ORONTE.

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

Mad. O R O N T E.

Pour vous prouver ma sincérité & ma soumission, je vais de ce pas défendre à Monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

S C E N E X V I.

ORONTE, LUCAS.

O R O N T E.

JE crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui?

L U C A S.

Ouais ! l'i a de la leune là-dedans.

O R O N T E.

Il faut être bien malheureux ! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point, c'est pour me contredire.

L U C A S.

Al vous obéit, ça n'est pas naturel.

O R O N T E.

Je vais voir si c'est tout de bon, je ne sçau-rois le croire.

LU-

LUCAS *seul.*

Hon! faut que l'i ait là queuque chose! je me doute quasiment

SCENE XVII.

LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS.

HE ben, hé ben, Lucas; on va signer le contrat, c'est de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va baillé vote congé à vous; Madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS *seul.*

J'aime pourtant bien cette petite Angelique, mais je me mocque de cela; si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCENE XVIII.

THIBAUDOIS, ANGELIQUE, VALERE,
*qui suit Angelique pour examiner ses
 démarches.*

THIBAUDOIS.

HE ben, hé ben, pauvre fille, te voilà mal,
 tu ne seras point mariée.

ANGELIQUE.

Voilà un fâcheux contre-tems.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc, j'en suis bien - aise; c'est
 que tu m'aimes, & c'est bien fait; ne pleures
 point, va ne pleure point, tu m'auras.

ANGELIQUE.

Allez donc vous joindre à mon pere, secon-
 dez-le bien, parlez ensemble à ma mere, priez-
 là, pressez-là.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous
 écoute.

ANGELIQUE.

Ha! vous êtes-là, Valere?

VALERE.

Ce que je viens d'entendre, ce que vous
 m'avez dit tantôt, votre affectation à me ren-
 voyer,

voyer, le Notaire que j'ai vû, tout enfin me prouve assez votre trahison; mais vous ne méritez pas que j'en sois assez touché pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris & du silence. (*Il élève tout d'un coup sa voix*) N'attendez pas de moi, ni des emportemens ni des reproches, ingrater: non, perfide; non, traître

T H I B A U D O I S.

Appelles-tu cela des douceurs?

V A L E R E.

Juste Ciel!

T H I B A U D O I S.

De quoi se plaint-il donc? est-ce que tu lui as promis quelque chose?

A N G E L I Q U E.

Rien du tout, M. Thibaudois. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos esperances? Premièrement, mon pere peut-il balancer entre les richesses de Monsieur, & le peu de bien que vous avez?

T H I B A U D O I S *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un Officier d'épée.

AN-

ANGELIQUE.

Pour moi je préfère la bonne humeur de Monsieur, à ce sérieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS.

Ei ! il est amoureux comme un roman.

ANGELIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de desespéré.

THIBAUDOIS.

J'ai oui dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait pitié pourtant. Va, mon Capitaine, va, pour te consoler, je te prêterai de l'argent.

VALERE.

Hé, morbleu, Monsieur

ANGELIQUE *prenant Valere par le bras.*

Vous allez vous emporter ; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS.

Hé, ni moi non plus. Je vais rejoindre ton pere. (*bas à Angelique.*) Défais-toi de cet homme-là, baille - lui son congé, & viens me retrouver.

SCE-

S C E N E X X.

ANGELIQUE, VALERE.

V A L E R E.

Votre procédé me paroît si outré, que je pourrois vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flata pas; mais enfin, s'il étoit vrai que vous eussiez affecté de parler ainsi en présence de Monsieur Thibaudois Le voilà parti, justifiez - vous.

S C E N E X X I.

ANGELIQUE, VALERE, MADAME
ORONTE.

Mad. O R O N T E à part.

MA fille seule avec Valere!

V A L E R E.

Justifiez - vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi: parlez, nous sommes seuls.

ANGELIQUE, voyant sa mere.

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en la présence de Monsieur Thibaudois. Mon pere veut que je l'épouse; & je vous déclare que j'en suis ravie.

VA-

VALERE.

Oh! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagemens, je vais trouver votre mere.

ANGELIQUE.

Allez, Monsieur, allez; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALERE *appercevant Madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu? Je suis trahi^s Madame; car enfin, il n'est plus tems de vous cacher mon amour pour une ingrâte vous voyez comme elle me traite.

Mad. ORONTE.

Vous me faites compassion, Monsieur: voir la fille & le pere acharnés contre vous & contre moi! J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentimens des autres.

VALERE.

Non, après le procédé d'Angelique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

Mad. ORONTE.

Je vous l'avouerai, je n'avois nulle envie de vous proposer ma fille.

VALERE.

Vous me la proposeriez en vain.

Mad.

Mad. O R O N T E.

Mais pour vous prouver à vous, qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine; il me pendroit envie de vous offrir

V A L E R E.

Je refuse vos offres, Madame; je ne suis pas homme à violentes les inclinations.

Mad. O R O N T E.

Que j'aurois de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, Monsieur

V A L E R E.

Il n'en fera rien.

Mad. O R O N T E.

Quoi! vous me contredites aussi! Oh! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

A N G E L I Q U E.

Quoi, ma mere! vous voudriez m'engager malgré moi?

Mad. O R O N T E.

Malgré vous, ma fille! Ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté?

AN-

ANGELIQUE.

Hélas! quand je vous parlois ainsi, je ne parlois pas sincèrement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec Monsieur Thibaudois?

Mad. O R O N T E.

Monsieur a plus de bien que vous n'en méritez.

ANGELIQUE.

Hé! ma mere, je vous en conjure.

Mad. O R O N T E.

Taisez - vous, je fai toutes vos menées, le Notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir! m'exposer à faire la volonté d'un mari! pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous aviez fait dresser contre moi; je vais le faire remplir du nom de Valere.

SCENE XXII.

ANGELIQUE, VALERE.

V A L E R E.

NON, Madame, non, je ne signerai point; j'aimerois mieux mourir que d'épouser votre fille.

A N G E L I Q U E *imitant Valere.*

J'aimerois mieux mourir, que d'épouser votre fille! vous prononcez cela bien naturellement.

V A L E R E.

Comme je le sens, ingrate.

AN-

ANGELIQUE.

Et comme je le souhaitois. Car pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mere, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée, si je ne vous avois trompé vous-même.

VALERE.

Expliquez-vous ?

ANGELIQUE.

Pour faire consentir ma mere à ce que je souhaitois, il a fallu laisser aussi mon pere dans l'erreur. Il a agi naturellement ; & quand j'ai vû qu'ils étoient tous pour Monsieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mere, afin qu'elle fût contre ; un billet inconnu l'a instruite du complot, & c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voyant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, & veut vous contredire aussi.

VALERE.

Ce que j'entends est-il bien vrai ? Mon malheur m'accabloit, mon bonheur m'éblouit, je ne le vois pas encore.

ANGELIQUE.

Je voudrois que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrete ; non, Valere, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

D

VA.

VALERE *avec transport.*

Ah! trop aimable Angelique!

ANGELIQUE.

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCENE XXIII.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS.

ANGELIQUE.

NON Valere, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non, morgué, ce ne seroit pas malgré vous, car seroit de bon cœur qu'ou l'épouserais. Mais ça ne sera pas pourtant; car je me fis douté qu'ou maniganciais l'amour ensemble, & que vous faisais semblant. Vote mere aloit baillé la-dedan, oui; mais je l'ai averti qu'ou la trompiais.

ANGELIQUE.

Ah Ciel!

VALERE.

Malheureux que tu es!

LUCAS.

Ce sera pour vous le malheur; car Madame va revouloir ce qu'a vouloit devan qu'a sçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir; tanquia que je ly ai dit tout ça moi; car Monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VA-

V A L E R E.

Hé maraut, que ne m'en demandois-tu deux cens ?

L U C A S.

Il n'est pu tems, Madame fait tout. Standant, si je vous voyois là vote argent, il ne seroit pu vrai que Madame fait tout, car morgué a ne fait rien.

A N G E L I Q U E.

Ha, mon pauvre Lucas

V A L E R E.

Tien, voilà ma bourse.

L U C A S.

Et vla Madame qui reviant, je vais vous épauler.

S C E N E XXIV.

*ANGELIQUE, VALERE, LUCAS,
Mad. ORONTE, THIBAUDOIS.*

L U C A S.

VEné don vîte, Madame, vla des jeunes gens qui se querellent; vené vîte les séparer: je les ai trouvés qui se disfont rage; ils se disputoient tant, que j'ai crû qu'ils étoient déjà mariés ensemble.

Mad. O R O N T E.

Révolver ma fille contre moi! il faut être bien insolent! vous voilà encore céans, Monsieur? sortez tout-à-l'heure.

D 2

THI-

THIBAUDOIS.

Va, va, je suis plus complaisant que toi:
tu me chasses, je m'en vas.

Mad. O R O N T E.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

Mad. O R O N T E.

Un benet, un sot

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit personne.

SCENE XXV.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS,
ORONTE, Mad. ORONTE,
LE NOTAIRE.

O R O N T E.

EN verité, ma femme

Mad. O R O N T E.

Taisez-vous, mon mari.

LE N O T A I R E.

Si j'osois, Madame, vous représenter

Mad. O R O N T E.

Je suis ravie que vous soyez aussi contre Va-
lere! il ne manquoit plus que vous. Donnez
ce contrat, & que je commence par signer.
Elle signe. Allons, Angelique, signez après moi,
obéissez.

AN-

ANGELIQUE *en signant.*

Je ne ferai pas mariée pour cela; car mon
père ne veut pas signer.

Mad. ORONTE.

Signez, Monsieur mon mari, signez, ou
bien

ORONTE.

Quand je signerai, cela ne fera rien, car vous
ne ferez pas signer Valere de force.

Mad. ORONTE.

Pour vous y obliger, Monsieur, j'ai fait met-
tre ici un mot de donation.

VALERE *se jette tout d'un coup sur le
contrat, & le signe.*

Hé! je n'ai que faire de votre donation. (*au
Notaire*) Fuyez, Monsieur, emportez vite la
minute, de peur que Madame ne se dédise.

LE NOTAIRE *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

SCENE DERNIERE.

VALERE, ANGELIQUE, LUCAS,
ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

Que veut dire cela?

LUCAS.

Je vous avois ben di, Madame, qui s'aimiont
l'un l'autre.

D 3

ORON-

O R O N T E.

Je ne voulois que la marier, n'importe auquel.

Mad. O R O N T E.

Ah! je suis trahie.

A N G E L I Q U E.

Je me jette à vos pieds, ma mere.

V A L E R E.

Mille pardons, Madame.

Mad. O R O N T E.

Je ne le pardonnerai de ma vie.

O R O N T E.

Vous avez signé.

Mad. O R O N T E.

Oui, mais je deshérite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me sépare d'avec non mari, je ferai pendre le Notaire & Lucas . . . je suis désespérée. (*elle s'enfuit.*)

V A L E R E.

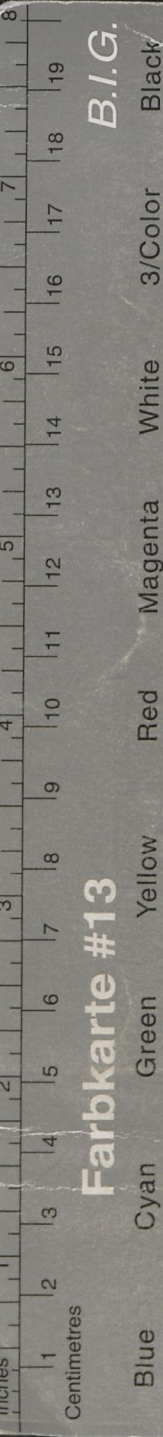
Nous la ferons revenir à force de soumissions.

O R O N T E.

Voilà ce qui s'appelle l'Esprit de Contradiction.

F I N.





B.I.G.

Farbkarte #13

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Dufresny, Charles Rivière

L'ESPRIT
DE
CONTRADICTION,
COMEDIE
EN UN ACTE.



Vienne en Autriche,
chez JEAN PIERRE VAN GHELEN,
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale,
& Royale.

MDCCLII.

3